

www.e-rara.ch

Musarion Ou La Philosophie Des Graces

Wieland, Christoph Martin

A Basle, M. DCC. LXXX

Universitätsbibliothek Basel

Shelf Mark: Am VII 1

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-83432>

Chant premier.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

I. Chant.



Dessiné par S.^r Quentin.

*Gravé par J. R. Holtzhalb
à Zurich. 1760*

MUSARION

OU

L' A PHILOSOPHIE

DES GRÂCES

CHANT PREMIER.

Au milieu d'un bois folitaire qui bernoit un petit héritage champêtre situé auprès de la mer, Phánias erroit tristement çà & là ; il étoit seul, & son chagrin erroit avec lui. Sa tête n'étoit point couronnée de roses, & ses cheveux épars se méloient au gré des vents ; ses regards, sa démarche, son air, tout offroit en lui une vive image de la tristesse & de la mélancolie. À ces traits seuls, on l'eût peut-être déjà pris pour Timon le misantrope ; mais le vêtement dont il étoit couvert achevoit parfaitement la ressemblance : c'étoit un manteau

A

si vieux, si passé, si usé; qu'on eût pu soupçonner que c'étoit celui qui avoit servi jadis à Cratès, & que Phantias en avoit hérité à la mort de Diogène. Il marchoit ainsi d'un air pensif, les yeux à demi fermés, la tête baissée, les mains derrière le dos. À voir sa longue barbe, ses cheveux en désordre, son front obscurci par les chagrins & les ennuis, & son habillement cynique; qui eût pu reconnoître, sous cette métamorphose, ce Phantias autour duquel voltigeoient naguères les Grâces & les Ris; ce Phantias qui triomphoit de tous les cœurs; qui ne le cédoit à personne en goût & en magnificence; & qui, dans Athènes, au milieu de ces festins délicats, où les disciples mêmes de Platon ne dédaignoient pas de se livrer à la joie, au milieu de ces fêtes vives & brillantes, & de ces nuits consacrées aux plaisirs; ressembloit tantôt à Comus, & tantôt à l'Amour.

Accablé de fatigue , il se jette sur un verd gazon ; il voit , sans en être touché , les charmes si touchans de la simple nature. Son oreille entend le chant du rossignol , mais ces tendres accens ne disent rien à son cœur : la sombre tristesse a fermé les passages par où son ame reçoit les sensations agréables de l'ouïe & de la vue. Aussi insensible qu'un mortel que les regards de Méduse auroient changé en un dur rocher ; on ne le voit plus , comme autrefois , incertain & irrésolu , examiner si c'est le pied de Chloë ou le sein de Phryné qui doit être l'objet de ses soupirs. Non ; Phantias déteste maintenant la folie ; depuis que la dernière drachme qu'il a possédée est disparue de sa bourse , nouveau Salomon , il traite de vanité tout ce qui existe sous le ciel. Oui , tout est vanité , & les faveurs des belles , & l'amitié des convives : il n'est point de Danaë pour celui qui n'a plus le pouvoir de

faire tomber la pluie d'or; il n'est plus de Patrocle pour celui qui a tari la source qui faisoit couler sur sa table la liqueur brillante de Bacchus. C'est le même appât qui amorce les mouches & les amis; l'or attire plus puissamment les cœurs que la beauté, l'esprit & la jeunesse. Dès que la bourse est vide, la table est bientôt déserte; on voit se dissiper aussitôt l'effaim délicat des convives, & les discours de Laïs ne respirent plus que la vertu.

Plein de ces grandes vérités, Phantias voit l'homme, au printems de son âge, plongé dans un agréable délire; il le voit inconstant, inconfidéré, fougueux dans ses passions, poursuivre mille objets divers, & se regarder comme un petit Dieu au milieu de ses jardins délicieux: mais tout cela ne lui paroît que vanité; Phantias, le sage Phantias, tel qu'un autre Hercule, se place (trop tard, hélas! pour son bonheur.) entre la Volupté & la Vertu, &

réfléchit sur le voyage fâcheux de la vie. Que doit-il, que peut-il faire ? Il est si doux de respirer délicieusement entre les bras de la Volupté sur des lits de duvet & de roses, & de n'être conduit aux douceurs du repos que par l'excès des plaisirs ! Il est si désagréable de se traîner dans une carrière semée d'épines ! Que feriez-vous à sa place ? Le choix paroîtra difficile à bien des gens ; il ne le fut point pour Phantias. Il voit la Volupté, cette belle infidelle, il la voit avec tous ses charmes ; il en sent le pouvoir, mais elle n'est plus belle pour lui : elle s'est échappée de ses bras pour aller prodiguer ses bienfaits à de plus jeunes favoris. Les Jeux & les Amours s'envolent sur les pas de la Déesse, ils abandonnent Phantias en fouriant, & ne lui laissent pour toute ressource que le triste repentir. D'un autre côté, la Vertu & sa fille la Renommée lui font signe, du fond de leur sanctuaire, de venir à elles,

& lui montrent le noble chemin de la Gloire. Notre nouvel Hercule regarde encore une fois autour de lui, si l'essaim volage qui vient de l'abandonner ne retourneroit point par hazard sur ses pas : ils poursuivent , hélas ! Ils poursuivent leur route ; il les voit s'éloigner sans retour, & le voilà résolu d'augmenter le nombre des héros.

Augmenter le nombre des héros ! . . Ici il hésite un instant ; une nouvelle incertitude vient suspendre l'effet de sa généreuse résolution. Il est beau , sans doute , de s'élever , par un chemin couvert de lauriers , jusqu'au rang des Dieux qui sont révérés sur la terre , de parvenir à être placé parmi les Astres , & de voir son nom dans les écrits de Plutarque ; il est beau de s'arracher à un lâche repos , de s'exposer aux dangers , de ne jamais prendre la fuite , de chercher de nobles aventures , de venger l'Univers des géants qui le désolent ,

en rougissant la terre de leur sang ; il est beau, il est même doux , (du moins à ce que dit un poète qui s'est sauvé à la vue de l'ennemi ,) il est doux & glorieux de mourir pour sa patrie : mais la Sagesse conduit aussi au Temple de l'Immortalité. Qu'il est agréable de dégager son ame des liens qui l'embarrassent , de laver dans une source pure de lumière, les taches dont elle est souillée ! Qu'il est agréable de surprendre la vérité , telle qu'elle ne se montre qu'aux sages ou aux Dieux ; c'est-à-dire sans vêtemens & sans voile ! Qu'il est agréable de pénétrer les mystères de la création ; de comprendre les ressorts cachés qui font mouvoir les sphères célestes ; de bâtir des systèmes sur des conséquences hardies ; de forcer , comme les fils de Titan , le séjour des substances spirituelles ! Quelle gloire ! Quel plaisir !

Heureux , sans doute , heureux celui qui , vraiment libre , vraiment grand , n'a jamais fu

trembler ; qui , dès le premier son de la trompette , vole avec transport au milieu des sanglants combats ; qui voit en fouriant ce qui fait frémir les autres hommes , & embrasse une Mort qui le couvre de lauriers , comme un autre embrasseroit une amante adorée que l'Hymen & l'Amour mettroient entre ses bras. Mais plus grand , plus heureux encore , celui qui est couvert de l'Égide impénétrable de Minerve ; ni les fantômes de la nuit , ni les chimères de la superstition ne sauroient l'épouvanter ; il regarde sans pâlir ces tableaux qui représentent les flammes du Tartare , ou les bords effrayants du Styx & de l'Achéron ; il voit sans frayeur la queue embrasée des comètes ; il ne cherche point à en imposer aux plus grands esprits par de vaines subtilités ; & ses yeux , qui ne sont plus obscurcis par les sombres nuages des préjugés ; voyent la nature toujours uniforme , toujours semblable à elle-

même. Étoit-ce un héros que cet Alexandre qui, s'étant soustrait à l'empire de la Volupté sous lequel les Ninias ont vécu sans gloire, a volé de conquêtes en conquêtes jusque vers les bords de l'Inde; en abattant, dans sa course rapide, tous les tyrans qui se trouvèrent sur son passage. Il écrasa mille villes sous les roues brûlantes de son char de triomphe, il détruisit la moitié de l'Univers; quel étoit son but? Lui-même en fait l'aveu: c'étoit de faire parler de lui dans les guinguettes d'Athènes. Ah! mille fois, mille fois plus grand que tous les conquérants, celui qui a pris la ferme résolution d'être vertueux! il mérite bien mieux le titre de héros & de demi-Dieu; à peine le cède-t-il au grand Jupiter même. À ses yeux, les plaisirs ne font point un bien, les peines ne font point un mal: trop grand pour se plaindre, trop sage pour se réjouir, il a dompté toutes les passions; il les a enchainées au char

de la Vertu , & les traîne après lui en triomphe. Tout l'or des Indes ne sauroit le corrompre : satisfait du témoignage de sa propre conscience , il regarde avec dédain les louanges du reste de l'Univers ; & il aimeroit mieux expirer dans le taureau brûlant de Phalaris , que d'acquérir un diadème dans les bras de Phryné.

Abforbé dans ces brillantes réflexions , Phantias étoit déjà plus qu'à demi déterminé ; lorsque l'Amour vint tout à coup mettre à l'épreuve cette nouvelle résolution , que le chagrin , la nécessité & la philosophie lui avoient inspirée. Ses yeux ... il eût bien voulu ne pas les en croire , ses yeux ne purent s'empêcher de lui présenter un objet bien propre à lui inspirer de la crainte. Les Dieux lui envieroient - ils la gloire d'être un nouveau Xénocrate ? Sa résolution n'auroit - elle donc aucun effet ? Au moment où nous con-

facrons notre cœur à Minerve , Vénus elle-même vient bien mal à propos s'offrir à nos regards. Non , ce n'étoit pas Vénus elle-même, mais la beauté qu'aperçut Phantias auroit pu , fans crainte , disputer la pomme , dans cette fameuse gageure où Pallas fut vaincue. Belle lorsque son voile ne laissoit voir que ses beaux yeux noirs , plus belle encore lorsqu'il ne déroboit aucun de ses charmes ; charmante lorsque sa bouche gardoit le silence , ravissante dès qu'elle commençoit à parler ; son esprit seul , sans les roses qui coloroient ses joues , auroit suffi pour la rendre aimable : esprit toujours charmant , également prêt à lancer les traits piquants de la raillerie , ou à faire couler le miel agréable des douceurs les plus flatteuses : esprit qui pique en fouriant, mais dont l'aiguillon ne laisse aucun venin dans la blessure. Jamais les Muses & les Grâces réunies ne formèrent un plus bel assemblage ,

jamais la raison ne fortit en badinant d'une plus belle bouche , jamais l'Amour ne folâtra sur un plus beau sein. Telle étoit la beauté que vit tout à coup Phantias , telle étoit Musarion. Ami ! S'il vous apparoissoit au fond d'un bois épais une beauté aussi charmante , répondez de bonne foi , prendriez — vous la fuite ? — Eh bien ! est-ce que Phantias la prit ? — Vous pouviez bien vous l'imaginer : il fit ce que ni le frère Luce , ni vous , ni moi n'avons jamais fait ; mais ce que doit faire tout homme qui veut échapper au danger. Il se lève avec précipitation , reste un instant immobile pour se convaincre de la vérité du rapport de ses yeux ; & dès qu'il est certain que c'est Musarion , ou du moins son apparence ; il s'enfuit avec la rapidité du cerf que la meute vient de lancer.

Tu fuis , Phantias , lui crie la belle en soufflant , tu me connois , & tu fuis ! Eh bien !

fuis donc , insensible ! ton indifférence ne rebutera point Musarion ; fois orgueilleux de voir une foible Nymphé courir sur tes pas. Tel que la chaste Oréade qui vient de s'échapper des bras du Satyre qui l'avoit surprise au bain , tel Phantias se glisse en serpentant par des sentiers inconnus ; la belle le fuit avec la légèreté du Zéphyr , mais pourtant sans précipitation ; car , disoit-elle en elle-même, quand il sera arrivé sur le rivage , il faudra bien qu'il s'arrête. (Phantias fuyoit du côté de la mer.) Heureusement pour elle qu'il ne s'y trouva point de barque ; car notre sage eût sans doute mieux aimé s'abandonner , sur le plus petit canot , à la merci des flots ; & fuir jusqu'aux bords Africains : que de rester exposé à la tentation. Pour le coup , le voilà sans ressource. Que faire ? Il faut avouer qu'elle avoit poussé la chose un peu loin. Enfin il prend son parti ; il s'arrête ; regarde devant lui ;

agite çà & là une baguette qu'il tient à la main ; décrit des cercles sur le rivage , comme s'il vouloit calculer les grains de fable qui couvrent la surface du globe : en un mot , il fait semblant de ne rien voir , & ne se retourne point pour regarder derrière lui.

À merveilles ! lui crie Musarion , voilà ce qui s'appelle de l'héroïsme , & même quelque chose de plus. Jadis il étoit dans l'ordre que la jeune Daphné se sauvât à petits pas , & qu'Apollon hors d'haleine courût après elle ; mais ici c'est tout le contraire ; tu fuis pour m'attirer après toi. Je te laisse volontiers cette petite gloire.

Tu te trompes , répond le héros , d'un air à témoigner qu'il n'a ni la volonté ni le pouvoir de cacher combien sa présence lui est odieuse ; tu te trompes ; le seul vœu que j'aye formé , depuis le moment où je t'ai apperçue , c'est que la terre puisse s'entr'ouvrir

tout à coup , pour nous séparer l'un de l'autre. L'accueil est assez froid , répliqua la belle , tu prétends , à ce que je vois , prendre aujourd'hui ta revanche ; tu recules à mesure que j'avance. Allons donc ! ne joue pas le cruel ! Que veux-tu de plus , j'avoue que tu as raison d'être fâché ; oui , je ne t'ai pas rendu justice ; mais étois-je libre alors de te donner mon cœur ? Je te la rends aujourd'hui. Combien de fois ne t'ai-je pas vu à mes pieds , me conjurer d'être telle que je suis à présent.

Comment , interrompt Phantias , toi qui as traité mon amour avec tant d'indifférence & de mépris ; toi dont le sourire perfide a si souvent insulté à mes peines ; tu as l'audace de venir me chercher pour me tourmenter encore par tes railleries. Je t'aimai pendant deux ans , & je t'aimai , ingrate ! avec une tendresse que Vénus même n'a peut-être jamais

inspirée. Tes regards & le souffle de ta bouche sembloient seuls m'animer. Insensé que j'étois ! Enchanté par un regard qui n'essayoît sur moi son pouvoir que pour l'exercer plus sûrement sur mes rivaux ; j'étois déçu par des espérances frivoles qui faisoient voler mon foible cœur au - devant du tien : tu m'offrois toi-même ce doux poison , & tu réalisois avec un rival ce que le fourire gracieux de ta bouche de Syrène avoit fait espérer à mon cœur. Et quel rival ! ah Dieux ! La rage s'empara de mon cœur ; la pensée seule m'en fait frémir encore. C'étoit ne rougis point, laisse-moi faire ici son portrait ; c'étoit un jeune blondin artitement frisé , léger comme le Zéphyr, diapré comme les ailes d'un papillon , paré comme le Printems : un léger duvet couvroit son menton , & une couche de vermillon enluminoit ses joues : enfin c'étoit un joujou semblable à ces poupées dont
s'amu-

s'amusent les petites filles. Tel étoit celui à qui tu n'eus pas honte de livrer ton sein, ce beau sein pour lequel le berger Paris eût été infidelle à son Hélène : tel étoit le bel Adonis de celle qui pouvoit être la rivale de la Déesse de Cythère. Et Phantias, pendant que cette chenille rampoit sur tes appas, Phantias étendu par terre, passoit les nuits entières à verser des larmes qui rongeoient la fraîcheur de ses joues, & arrosoient, ingrate ! le seuil de ta porte. Non, non, après de tels outrages, on ne s'appaise jamais. Fuis loin d'ici ! l'air que tu respirez est une peste pour moi ; fuis ! tu prends des peines inutiles, nos sentimens sont plus opposés que ne le furent jamais nos cœurs.

Ah ! dit la belle, il me semble que tu te venges trop sévèrement des peines que tu as endurées par ta faute. Sois vrai, & réponds-moi. Est-il toujours en notre pouvoir de

régler le tems où l'Amour doit nous enflammer, & les sentimens qu'il nous inspire ? Souvent ce Dieu vainqueur ne nous demande pas même notre consentement. Nous éprouvons, sans favoir pourquoi, la tendresse ou l'indifférence ; quelquefois insensibles aux soupirs d'Apollon, nous cédon's à la pétulance d'un Faune. Que fais-je ? Qui pourroit compter tous les caprices de l'Amour ? O vous qui vous plaignez si amèrement de notre sexe, mettez votre cœur à la place du nôtre, & qu'il réponde pour nous ! Vous vous laissez prendre dans les filets de l'Amour, & ce qui vous a séduits mérite à peine d'être nommé : un mouchoir s'entr'ouvre, un corset se dérange ; & voilà d'abord votre cœur qui palpite. Souvent même il n'en faut pas tant : un fourire vous a déjà séduits, un seul regard vous a vaincus. Un goût passager, un caprice, une fantaisie, un rien décident presque toujours de notre choix.

La beauté même perd enfin pour nous ses plus puissans attraits ; nous connoissons notre erreur ; & quelquefois la laideur n'en a pas moins des charmes à nos yeux. C'est une vérité que l'expérience t'aura sans doute apprise. Mon erreur pourroit donc bien mériter ton indulgence. Doit-on s'attendre à trouver autant de raison sous la coiffe d'une femme , que dans la tête d'un philosophe à grande barbe ? Mais quoi, mon cher ami, si j'osois même te dire que ma conduite prouve plus en ma faveur que contre moi ? J'estimois en toi ce que tout le monde y estime ; un cœur bien placé , un esprit charmant. Mes sentimens pour toi étoient fondés sur ton mérite ; tu étois mon ami , & tu n'exigeois rien de plus. Content d'un lien destiné seulement à l'union des ames, tu me voyois pendant des journées entières ; & lorsque l'étoile du soir commençoit à paroître , tu me quittois sans peine , & me laissois

feule, pour aller passer la moitié de la nuit à la porte de Glycère. Tout alloit à merveilles, lorsqu'un certain jour d'Été, le hazard te conduisit sous un berceau où dormoit cette amie, dont les charmes avoient jusqu'alors fait si peu d'impression sur toi quand elle étoit éveillée. Je ne fais ce qui put te toucher. Il faut que le sommeil d'une jeune fille qui se croit feule, & qui s'est endormie en sortant du bain; ait bien des charmes aux yeux d'un homme. Enfin tu me trouvas des attraits qui ne t'avoient point encore frappé, & je perdis le plus aimable ami. Je me réveillai sans savoir ce qui s'étoit passé, & je te vis à mes pieds avec la tendresse de l'Amour & la hardiesse d'un Faune. Que ne me dis-tu point dans l'enthousiasme extravagant dont tu étois animé? Que n'aurois-tu pas osé, si je n'eusse connu le moyen d'arrêter le cours de tes extravagances? Un torrent de froides plaifanteries apaisa bientôt ta flamme;

L'Amour qui en fut inondé s'envola tout en colère : je me réjouis trop tôt de son départ ; avant que je m'en fusse apperçue , il soupiroit à mes pieds. Je l'avoue , les soupirs n'eurent jamais de pouvoir sur mon cœur ; ces mouvemens produits par une imagination échauffée m'ont toujours donné des vapeurs. J'essayai de chasser par la gaieté & la raillerie le démon qui t'obsédoit ; mais ces sortes de démons n'entendent pas raillerie. Le mal empira. Je ne voulus pas te tourmenter , & je changeai de méthode ; mais , par là , j'exposai mon cœur au danger : il me devint suspect ; car rien n'est si contagieux que la folie ; on sent un je ne fais quoi , & avant qu'on ait eu le tems de se défendre , la tête n'est plus maîtresse du cœur. Je crus que pour échapper au danger j'avois besoin de me distraire ; un petit - maître me parut tout - à - fait propre à produire cet effet. Une espèce de poupée qui bourdonne , rit & sautille est

bien utile aux belles qui redoutent la chaîne d'un amour sérieux. En effet un joli étourdi qui voltige en folâtrant autour de nous, qui montre ses dents, ne pense point & babille sans cesse; qui, d'autant plus ampoulé qu'il est moins sensible, nous peint les ardeurs d'une flamme que nous éteignons du seul vent de notre éventail; qui, en se fourrant agréablement dans un miroir, pousse fadement des soupirs étudiés: un tel animal n'est-il pas bien fait pour nous divertir? Et à quel autre usage les Dieux auroient-ils donc destiné ces jolies machines? Ils servent du moins à récréer la vue. Ils sont stupides, j'en conviens; mais leur stupidité est divertissante; & à les juger sans partialité, leurs gambades sont pourtant plus amusantes que celles d'un singe.

Tout ce que tu dis là, reprit notre misanthrope, est une preuve qu'il n'y a point de mauvaise affaire dont l'esprit ne sache se tirer.

Quel dommage que l'excuse soit pire que l'offense même ! Eh bien , soit ; ma folie est à son comble. Ne nous fatiguons point en vaines disputes. Je t'aimai ; pardonne , j'étois un peu insensé : un petit-maitre a su te plaire , j'en suis bien aise , j'en suis même charmé ; car ne fallût-il former que le plus léger desir pour être à sa place , & me trouver entre tes bras ; j'en jure par la puissance de tes yeux ! je resterois ici. Tu m'entends , je ne flatte point. Jouissez tous deux du plaisir de vous tromper mutuellement par une fausse tendresse. Je ne me laisse plus prendre aux attraits d'un sourire ; une campagne émaillée de fleurs fait plus d'impression sur mon ame que tous les cercles brillans de votre ville ; & si jamais une femme acquiert sur moi le droit de m'élever , par son sourire gracieux , au rang des Immortels , ou de me faire ramper comme un vil insecte , par la sévérité de ses regards ;

si jamais mon cœur devient capable d'une telle bassesse : ô divine Vénus ! j'y consens , trouble mes sens & ma raison , allume dans mon cœur les flammes les plus ridicules , & fais - moi soupirer aux pieds . . . aux pieds de ma nourrice !

Eh ! depuis quand cette nouvelle façon de penser , dit Musarion ? La différence est un peu forte de ce nouveau ton à ta conduite passée. Mais , mon ami , avec ta permission , il me faut plus d'une preuve pour croire une telle merveille. Comment donc ! toi qui ne comptois , il n'y a pas encore long - tems au nombre des jours heureux que ceux qui étoient remplis par l'Amour & les plaisirs ; toi dont le cœur facile à s'enflammer prenoit feu aux regards de toutes les belles ; toi qui , (ne rougis pas de l'avouer , le mal n'est pas bien grand) qui , lorsque les rigueurs de Musarion te fermoient sa porte , allois te consoler de tes peines dans les bras d'une danseuse : sérieuse-

ment ! oserois-tu défier l'Amour ? Mais peut-être cherches-tu le bonheur sous la protection de quelqu'autre Divinité. Aurois-tu embrassé le parti de ces amis de la joie qui renoncent à l'empire des passions pour se livrer plus tranquillement aux plaisirs ? Fuis-tu l'esclavage d'un lien sérieux, pour chercher dans les simples badinages de l'Amour des plaisirs moins dangereux ? Joins-tu la modération au plaisir, le goût à l'inconstance, les faveurs de l'Amour à celles du Dieu du vin ? Apprends-tu l'art d'être toujours content, l'art de jouir sans inquiétude quand tu le peux, & de souffrir sans murmure quand la nécessité t'y oblige ? Au moins cette façon de penser me paroitroit-elle préférable à la sublime enflure de ces philosophes, qui feignent de haïr les plaisirs. Si tu penses ainsi, tu as raison de vivre tranquillement sans te foudrier des plaisanteries que l'on fait à Athènes sur ton changement.

On ne trouve point le vrai plaisir dans ces cercles brillans où les gens du bel air amenés par l'ennui , s'assemblent pour chercher des plaisirs qui n'ont d'agréable que les beaux noms qu'on leur a donnés, & qui trompent toujours l'espérance qu'on a de les voir arriver ; on ne le trouve point dans ces assemblées tumultueuses où l'on s'efforce pour rire, & où l'on baille malgré soi ; où , en jouissant d'un plaisir qui déplaît, on soupire déjà après mille autres qui déplairont encore. Non ; le vrai plaisir est ennemi du tumulte & du bruit ; c'est dans le sein de la nature, au bord d'un clair ruisseau , à l'ombre d'un feuillage épais , qu'il vient de lui-même nous prodiguer ses divines faveurs : c'est là qu'il se plaît à nous poursuivre, & qu'il nous atteint souvent au moment où nous le jugions bien éloigné de nous. Eh bien, Phantias, est-ce là ce qui t'a fait quitter la ville ? Pourquoi cet extérieur cynique ? Pourquoi cette

barbe en désordre ? Il me semble que le sage doit s'habiller comme les autres hommes.

— Mon extérieur, belle railleuse, est conforme à ma fortune. Comment ! ignorerois-tu l'état où je suis réduit ? Ne fais-tu pas que ce toit couvert de mousse, & l'enclos formé par cette haie sont les seuls biens qui me restent des débris de ma fortune ; il est impossible que tu sois la seule qui ignores une chose connue de tout le monde. Ah ! Musarion, tes railleries me sont aussi insupportables que ta présence ; à qui viens-tu parler d'une façon de penser qui est le privilège des favoris de la riante Fortune ? — Mon ami, tu t'abuses, c'est aux esclaves, & non aux gens qui pensent noblement à porter les livrées de leur fortune ; c'est à la comédie que les flûtes (a) se montent au ton de la pièce. Mais le sage ne se laisse jamais

(a) Les Grecs avoient dans leurs spectacles des flûtes qui soutenoient la déclamation des acteurs.

abattre par les coups du fort. Quoi ! Phantias, les couleurs de ton ame ne feroient-elles que le reflet des objets qui t'environnent ? Ne faut-il donc qu'un revers de fortune pour t'arracher à la gaieté & aux charmes de la vie ? Je fais , mon ami , jusqu'où des biens mal connus peuvent nous conduire , lorsque nous avons un cœur qui aime les plaisirs , qui se plaît à les répandre autour de lui , & qui est incapable de nuire à d'autres qu'à lui-même. Mais , tout bien considéré , tu gagnes plus que tu ne perds aux disgrâces de la Fortune. Les biens que les infensés nous envient ne font pas toujours notre bonheur. Le vrai bonheur, le vrai trésor du sage , reste immobile pendant que la Fortune tourne sa roue inconstante. Qu'importe le magnifique tribut que l'Inde paye à la vanité du riche , si tous ces biens ne font rien pour son bonheur ? Le sage fait jouir ; il est vraiment heureux. Des mets

grossiers lui paroissent aussi délicieux sur des plats d'argile, que dans une vaisselle d'or d'un travail exquis. Couché tranquillement à l'ombre d'un bosquet qui lui appartient, il voit bondir autour de lui ses fémillans agneaux; les Zéphyrs qui folâtroient parmi les brillans papillons viennent lui offrir l'odeur fraîche & agréable des foins nouveaux; les oiseaux perchés sur les branches d'alentour l'enchantent par la variété de leurs concerts: tout ce qu'il voit enfin satisfait à ses besoins, & lui fait goûter les plaisirs les plus délicieux. Ah! que le mortel qui jouit de tous ces biens, oublie aisément que sa cabane n'est pas soutenue par des colonnes de marbre! Il s'inquiète fort peu si sa cour rétentit ou non du bruit tumultueux d'une troupe nombreuse d'esclaves, & il aime bien mieux entendre autour de sa table le bourdonnement des guêpes, que celui des parasites. Sa porte n'est

point assiégée par une troupe de vils flatteurs ; l'éclat des cours ne brille point autour de lui ; & il s'en trouve plus heureux. Au lieu de ces biens imaginaires , il possède ce que les Midas n'eurent jamais en leur puissance ; ce que les Rois se flattent vainement d'acheter au prix de l'or ; ce que le sage préféreroit à un trône : il possède enfin le plus grand bien de la vie un ami.

— Quelle folie ! Musarion , un ami ! à celui que la fortune a abandonné ! Je t'en offre moi-même un exemple , répliqua Musarion ; je quitte Athènes pour venir te chercher dans cette solitude ; & lorsque tu me fuis , j'oublie les instructions que j'ai reçues dans mon enfance , pour te suivre aussi ardemment que les autres femmes te fuioient. Il me semble qu'une femme donne à un homme une assez grande preuve d'attachement , lorsqu'elle expose ainsi pour lui sa personne & sa coiffure.

— Il fut un tems Je portois encore tes chaînes. (Ici Phantias pousse un profond soupir.) Il fut un tems où tu n'aurois pas eu tant de peine à m'enflammer; il falloit alors, au lieu de me fuivre à présent, te défendre à la manière des Nymphes; il falloit fuir, puis rester accrochée à des épines au bord de quelque boccage, & éviter en fouriant mes baisers. Mais qui peut empêcher que la meilleure partie de nos vœux ne soit dissipée par des vents contraires? Ce tems n'est plus. Maintenant s'il dépendoit de moi, je ne désirerois autre chose que d'être délivré du tumulte des passions. On me croit malheureux, à Athènes; mais j'éprouve pourtant, comme on dit, que le malheur est toujours bon à quelque chose. La folie elle-même, après m'avoir égaré dans les détours agréables & trompeurs de mille routes enchantées, m'a mis enfin dans celle qui va me conduire à ce bonheur

dont je n'avois que la simple apparence lorsqu'on me croyoit heureux. Heureux le jour, ce premier jour de mon bonheur, où je quittai Athènes pour me retirer dans ce désert ! Ce n'est pas Phantias comblé des faveurs de la Fortune, mais Phantias pauvre & exilé dont le sort est vraiment digne d'envie. Semblable à un malade qui se divertit sans appercevoir la mort qui va le frapper, il étoit vraiment plus pauvre & plus malheureux qu'Irus, lorsque des troupes successives de flatteurs buvoient dans des coupes dorées le pur sang de ses veines ; il étoit vraiment à plaindre, lorsque la débauche lui faisoit passer des nuits entières dans les bras mercénaires de Phryné. Qu'étoit-il alors ? Un vil esclave courbé sous le joug des passions, une triste victime de la Volupté. Quoi ! celui dont tout le corps est entortillé par un cruel serpent pourroit-il être heureux, lorsque, couché sur des fleurs, il rêve qu'il est

est

est assis sur un trône ! Lorsqu'Endymion à qui la Lune envoyoit de si jolis songes pour le baïser plus à son aise , lorsqu'Endymion , sans cesse enchanté par ces songes voluptueux croyoit manger à la table des Dieux , & faire l'Amour aux Déeses ; ses sens étoient plongés dans cette douce ivresse causée par la jouissance délicieuse de tout ce qui peut les charmer ; il nageoit enfin dans une mer de délices & de voluptés : crois-tu pourtant qu'il existe un seul homme qui voulût avouer , sans rougir , qu'il porte envie au sort d'Endymion ? Non , non ; le cynique Diogène étoit bien plus heureux dans son tonneau. C'est dans notre propre cœur , & jamais ailleurs que nous trouverons la source intarissable des vrais plaisirs ; lui seul peut nous procurer ce bonheur constant que les objets extérieurs ne fauroient troubler. Que j'aurois été malheureux , si , perdant tout cet attirail de fortune que j'avois pris pour le bonheur , la Sagesse du milieu de ses sphères lumineuses , ne

fût venue à mon secours ; si, me tendant les bras du haut des cieux, elle ne m'eût attiré vers elle, & placé dans ces demeures célestes, où ses favoris, exempts de passions & de préjugés, insensibles au plaisir & à la douleur, s'élèvent jusqu'au séjour fortuné des Immortels !

Telles furent les bornes de la glorieuse carrière que Phantias avoit résolu de parcourir. Déjà disparoissent à ses yeux l'espace & le tems ; déjà il se sent dégagé des dépouilles grossières de la mortalité ; le voilà déjà un Demi-Dieu : lorsqu'une bagatelle qu'on ose à peine nommer, le rejette tout à coup dans le monde vulgaire. Puissans vainqueurs du genre humain, vous qui vous croyez aussi élevés que les cieux ; le cœur de l'homme est bien trompeur : reconnoissez votre portrait dans Phantias, & tremblez ! Ce sage qui s'est élevé avec tant de courage vers l'Olympe ; qui, dans son vol rapide, est déjà parvenu assez haut pour voir, comme Sango sur le cheval de Ma-

gellon, les chèvres de pourpre & d'azur qui
broutent dans les belles prairies des cieux; pour
entendre l'harmonie des sphères célestes; & con-
fondre, pour ainsi dire, les feux qui consument
son cerveau avec les flammes qui brûlent dans
l'Olympe: celui qui n'honore plus de ses regards
les choses périssables d'ici-bas: ce fier convive
de la table des Dieux, est abattu d'un seul re-
gard de la belle Musarion. Mais c'étoit un de
ces regards tels que Coypel en a donné à l'A-
mour, lorsque ce Dieu fripon, pour mieux sur-
prendre notre cœur, nous avertit malicieuse-
ment, & semble nous dire: me voyez-vous?
Vous croyez que je ne suis qu'un enfant plein
de douceur & d'innocence; oui! fiez-vous y!
Voyez-vous ce carquois qui est à mon côté?
Croyez-moi? Fuyez Mais à quoi vous
serviroit la fuite? À retarder un instant ma vic-
toire. Vous avez un cœur; aujourd'hui ou
demain il faut que j'en sois le maître.

Si le regard dont se servit Musarion pour soumettre le sage Phantias, ne dit pas précisément tout cela, il dit au moins quelque chose d'à peu près semblable. Phantias reste frappé, étonné, interdit . . . Je donnerois quelque chose de bon pour voir la mine qu'il fit alors. La belle voit tout, fait semblant de ne rien voir, & rit sous cape. Phantias, lui dit-elle enfin, la nuit s'approche; je me suis arrêtée trop long-tems avec toi; Athènes est loin d'ici; je ne connois que toi dans ce canton; & je t'avoue que j'aurois peur des Faunes si j'étois obligée de passer la nuit dans cette forêt. Comment faire? Mais il me vient une idée; je vais te suivre.

Me suivre! répond Phantias en bégayant! assurément, c'est me faire bien de l'honneur! Mais ma maison est petite. — Oh! quand elle le feroit encore davantage; dans la plus petite maison, il se trouve toujours un petit coin pour une amie. — Tu y manqueras de tout; à peine y trouveras-

tu quelques œufs & un peu de miel. — Je n'ai pas
faim. — Tu n'auras pour te servir qu'un petit
pâtre. — Qu'un petit pâtre? Ah! c'est encore
trop. Allons, mon ami, l'air devient frais. —
Pardonne, Musarion, mais il faut te dire tout:
ma maison est déjà occupée. Depuis huit jours,
j'ai chez moi deux de mes amis qui
— Deux de tes amis? — Oui, & dont la com-
pagnie, à ce qu'il me semble, ne te convien-
dra guère. — Bon! des Philosophes apparem-
ment; mais ils ont sans doute encore des yeux.
Eh bien, Phantias, je veux les connoître. — Tu
plaifantes. — Non, Monsieur; telle que vous
me voyez j'ai souvent vu, pendant ma toilette,
ces sortes de Philosophes à mes genoux. — Ah!
tu me permettras d'en douter; Cléanthe le Stoï-
cien... — O Cérés! & l'autre? — Théophron le
Pythagoricien ne sont certes pas gens capables
d'une telle foiblesse. — Ah! Phantias, Phantias,
tout ce qui reluit n'est pas or. Mais supposons

que leurs ames soient aussi sublimes que tu parois le croire ; qu'importe ? Nous en aurons plus de plaisir. — Mais enfin , Madame , nous sommes trois , & je n'ai qu'un petit lit de repos à peine assez grand pour une personne seule. — On s'arrange comme on peut ; ne t'inquiète pas ; je trouverai bien une petite place. Allons , mon ami , donne-moi ton bras. Mais , Phantias , il me semble que tu hésites. Tu fais comme s'il y avoit je ne fais quel risque à courir. Trois Philosophes ! mais vraiment c'est beaucoup. Vas , vas , je suis seule ; & je ne les crains pourtant pas.

Que fera Phantias ? Un sage pilote qui sent que la résistance n'est pas le meilleur parti qu'il ait à prendre , s'abandonne de bonne grâce à la merci des vents. Phantias qui ne résistoit si long - tems à son Mentor que par une espèce de fausse honte , jure enfin que sa petite maison lui paroîtra désormais aussi belle que le temple des Muses , puisqu'elle aura le bonheur

de recevoir sous son toit la plus aimable d'entre elles.

Insensiblement on put s'appercevoir que les charmes de Musarion n'avoient pas perdu tout leur pouvoir sur le cœur de Phantias. L'Amour fauta des yeux de la belle dans le cœur du sage, aussi légèrement que le Zéphyr faute sur la pointe des fleurs. Une chaleur subite qui se répandit sur ses joues pâles, une certaine inquiétude délicieuse, & des larmes qui roulent malgré lui dans ses paupières annoncent l'arrivée du petit Dieu. Il croit respirer, & ce sont des soupirs qu'il pousse. La belle cause & plaissante ; Phantias les yeux fixés sur elle paroît tout entendre, & n'entend rien ; il serre sa belle main, & lorsque sa robe, cédant au mouvement de sa belle gorge, en découvre la forme arrondie ; il pense si ces deux jolis hémisphères ne seroient point préférables à ceux de Pythagore.

Mufarion s'apperçoit du danger que court l'honneur du Stoïcisme; elle voit les combats intérieurs du Philosophe, & ne doute plus du triomphe de ses charmes: elle voit les vains efforts qu'il emploie pour résister à un pouvoir que les deux Philosophes eux-mêmes (L'Amour le lui disoit à l'oreille) éprouveroient bientôt de gré ou de force: elle voit se dissiper peu à peu sa mélancolie: elle lit dans ses yeux avec quelle force, avec quelle éloquence ils expriment ce qu'il ose à peine s'avouer à lui-même. Mais elle juge à propos, & elle fait bien, de lui cacher encore tout ce qu'elle voit, tout ce que lui fait éprouver la secrète sympathie de leurs ames. Elle lui lance seulement de tems en tems des regards qu'il peut interpréter aussi favorablement qu'il lui plaît. Le désir rend téméraire, mais l'amour rend timide: Phantias vit dans les regards de la belle tous les charmes dont ils brilloient; le présage évident du

honneur qu'elle lui préparoit fut la seule chose qu'il n'y apperçut pas.

Les derniers rayons du soleil venoient de disparoître; Phantias & la belle arrivoient auprès de la maison; ils entroient déjà dans la cour; lorsqu'ils apperçurent les deux Philosophes, sous les tilleuls dont elle étoit ombragée, & les surprirent dans une posture qui n'est pas trop honorable pour la Philosophie.



CHAPTER IV

THE first of the four great principles of the
constitution is the principle of the separation of
powers. This principle is the foundation of the
entire system of government. It is the principle
which divides the powers of government into three
distinct branches: the legislative, the executive,
and the judicial. Each branch is given its own
distinct powers, and no branch is allowed to
exercise the powers of another. This principle is
the basis of the entire system of government.

